

Roy, Jean-Louis, *Édouard-Raymond Fabre, libraire et patriote canadien, 1799-1854*. Montréal, Hurtubise HMH, 1974 (Cahiers du Québec, Collection « Histoire »)

Jacques Constantin

Volume 21, numéro 2, juin 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1055503ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1055503ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Constantin, J. (1975). Compte rendu de [Roy, Jean-Louis, *Édouard-Raymond Fabre, libraire et patriote canadien, 1799-1854*. Montréal, Hurtubise HMH, 1974 (Cahiers du Québec, Collection « Histoire »)]. *Documentation et bibliothèques*, 21(2), 105–106. <https://doi.org/10.7202/1055503ar>

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 1975

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

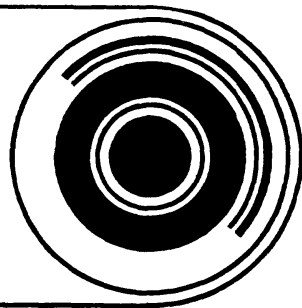
éru  
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# comptes rendus



Roy, Jean-Louis, *Édouard-Raymond Fabre, libraire et patriote canadien, 1799-1854*. Montréal, Hurtubise HMH, 1974 (Cahiers du Québec, Collection «Histoire»).

Dans l'ouvrage que Jean-Louis Roy vient de consacrer à Édouard-Raymond Fabre, toute une peinture de la société canadienne s'offre à nous, en filigrane, derrière le portrait d'un libraire montréalais qui exerça son métier durant le deuxième quart du dix-neuvième siècle. Étude passionnante pour les professionnels du livre comme pour les curieux de la petite histoire — et de l'histoire tout court.

Fils d'ouvrier, Fabre commença son initiation commerciale dès l'âge de quatorze ans dans une quincaillerie; neuf ans plus tard, il devenait libraire à Montréal où il prenait la succession de son beau-frère Bossange qui, rentré à Paris, fondait de son côté une importante librairie. Famille de libraires, désormais: Édouard-Raymond a successivement comme associé un beau-frère (Louis Perrault, qui deviendra plus tard son concurrent) puis un neveu (Jean-Adolphe Gravel).

Libraire, Fabre le fut pleinement, à une époque où l'écrit n'avait de concurrent que l'oral. Malgré la présence de plusieurs collègues (on dénombre trente-sept librairies nées à Montréal entre 1823 et 1854) et nonobstant la pratique des encans (où étaient bradées les bibliothèques privées), Fabre s'imposa vite, et sa boutique de la rue Saint-Vincent devint à Montréal ce que, à la même époque, fut à Québec la Librairie Garneau.

La librairie Fabre reflétait évidemment l'image qu'on se faisait alors du métier: commerce qui s'adressait avant tout à une bourgeoisie fortunée et à un clergé qui ne l'était pas moins; commerce qui offrait des importations et des produits locaux dont la moitié n'entretenait avec le livre que de lointains rapports (papeterie, matériel scolaire, gravures, objets du culte, et même, vers 1850, vêtements et cosmétiques); commerce dont les locaux, nous assure Fabre lui-même, riva-

lisaient aisément, par le luxe du cadre comme par la qualité du contenu, avec leurs homologues parisiens.

Le secteur des livres était alimenté moitié par l'importation de France et moitié par une production canadienne (entendez: bas-canadienne ou québécoise). L'importation fournissait la plus large partie de l'éventail des titres. Elle était soumise à de durs impératifs (difficultés du crédit en Europe, fermeture hivernale de la navigation sur le Saint-Laurent, risques de pertes, etc.), que notre libraire palliait par le recours à un petit nombre de commissionnaires parisiens, dont le beau-frère Bossange. Si loin qu'on fût des accords franco-québécois, les rapports avec la France ne connaissaient pas l'éclipse totale qu'on croit parfois.

Quant aux crus canadiens, Fabre les enrichissait, par sa propre activité d'éditeur et même d'imprimeur, de quelque cinq titres par an: titres qui, par leur tirage, prenaient parfois une importance considérable puisqu'il s'agissait tantôt de manuels scolaires et tantôt d'ouvrages religieux; pour d'autres, la commercialisation faisait appel à différentes techniques: souscription, co-édition, co-distribution, etc. À tout cela, Fabre ajoutait un dépôt de journaux, de même qu'un service de reliure (pour lequel il recruta à Paris un ouvrier spécialisé), sans compter la collaboration, la direction ou le soutien financier qu'il apporta à divers journaux: «L'Avenir», «Le Pays», «La Minerve», «Le Vindicator».

Toutes les marchandises que véhiculait ce commerce étaient, dans leur choix, tributaires des goûts bourgeois de notre libraire et de sa clientèle. Bourgeois, Fabre l'était bien: le succès de son commerce avait hissé à une confortable aisance le fils d'ouvrier pour qui réussite financière était devenue synonyme de promotion sociale. Même ses aspirations familiales en furent teintées; un fils prêtre (et plus tard archevêque de Montréal), une fille épousant Georges-Étienne Cartier: deux partis également «distingués et profitables». C'est donc spontanément que Fabre compo-

se à l'intention d'une clientèle aisée la gamme des livres et autres objets qu'il offre dans sa boutique, et dont on trouve le reflet dans les documents d'inventaire, dans quelques catalogues de l'époque et dans les réclames que publie «La Minerve».

De même sait-il ajuster aux besoins, goûts et exigences de sa clientèle religieuse le choix des titres et l'équilibre des disciplines dans sa librairie. Assiste-t-on au regroupement des forces de l'Église qui, sous la gouverne de Monseigneur Bourget, accélère le recrutement de son clergé, multiplie les fondations et investit le domaine de l'éducation? Fabre mettra volontiers en veilleuse les idées libérales auxquelles il s'est frotté au sein de l'Institut Canadien ou dans les pages de «L'Avenir»; aux dépens de ses rayons de littérature, philosophie, histoire, politique, droit ou technique, il développera ceux de la religion et des manuels scolaires: ces deux derniers, dans l'inventaire de 1854, représenteront respectivement 53% et 33% de l'ensemble. Le fournisseur Bossange glisse-t-il dans ses choix un nombre croissant de «mauvais livres»? Fabre rompra avec lui, pour ne pas éveiller la méfiance d'un clergé qui forme la moitié de ses «clients en compte».

Le patriote, chez Fabre, adopte une démarche aussi prudente que celle du libraire, aussi respectueuse des intérêts à protéger: quand Édouard-Raymond Fabre s'associa aux mouvements qui préparèrent, accompagnèrent ou suivirent la rébellion de 1837-1838, ce fut moins en idéologue, en leader ou en orateur, qu'en collaborateur pratique: on le retrouve secrétaire ou trésorier de la Banque du peuple, de la Maison canadienne de commerce, de l'entreprise du bateau à vapeur «Le Patriote», ou de diverses souscriptions patriotiques; ce qui n'efface pas toute sincérité dans l'engagement, comme en témoignent l'amitié indéfectible et l'admiration inconditionnelle qu'il voua à Louis-Joseph Papineau. Même les deux mandats qu'il remplira, en 1849-1850, à la mairie de sa ville refléteront ce paradoxe: intégrité, générosité et sagesse du gestionnaire des fonds publics; conservatisme et étroitesse de vue devant les problèmes sociaux d'une urbanisation qui naît dans un climat politique et économique singulièrement troublé.

Un libraire. Un homme, qui sûrement influença la diffusion des idées autant qu'il en recueillit les retombées commerciales. Une ville. Une époque. L'intérêt de la fresque sur laquelle Jean-Louis Roy profile la stature d'Édouard-Raymond Fabre fait oublier les lourdeurs de style, les tics («au niveau de»,

«en première approximation», etc.) et même le jargon socio-psychologique («la pluralité des potentialités de Fabre», «la dynamique personnelle d'une stratégie réflexive», «la relation vitale et constitutive...», etc.), auxquels l'auteur abandonne souvent sa plume. L'approche scientifique du sujet, si elle vient parfois près de désincarner l'homme Fabre, nous vaut une bibliographie extrêmement riche et bien utilisée, des notes et des renvois précieux autant que précis.

**Jacques Constantin**  
Librairie Dussault  
Montréal

---

*Centrale des bibliothèques. Centre de bibliographie. Périodiques pour les collèges. Montréal, 1974. 444p. (Cahiers de bibliographie. Collège, 5.)*

Il s'agit du cinquième numéro des *Cahiers de bibliographie* de la Centrale des bibliothèques, rédigé à l'intention des bibliothèques de collège. Depuis longtemps, les bibliothécaires soucieux de monter une collection adéquate de périodiques souhaitaient cette liste de base de périodiques courants recommandés pour les cégeps. Les instruments bibliographiques anglais ou américains de même nature ne suffisaient certes pas à pallier le manque d'information pertinente concernant la réalité canadienne ou québécoise. Ce Cahier arrive donc à point.

Tel que mentionné dans la présentation, la publication de ce Cahier est le couronnement de deux années de travail par l'équipe de bibliographes du Centre de bibliographie. Travail d'autant plus valable que la méthode de sélection des titres de périodiques a consisté en une très large consultation de personnes compétentes: bibliothécaires, professeurs, spécialistes, etc. Des 2,500 titres examinés, environ 1,160 ont été retenus, ce qui implique un choix très sélectif. La plupart des listes retenues dans le Cahier ont déjà paru une première fois dans le *Bulletin de bibliographie*. Toutefois, il est important de souligner qu'elles ont été revues, mises à jour, complétées et, qu'en plus, de nouvelles listes s'y ajoutent.

Le classement des disciplines et des programmes correspond à celui des *Cahiers de l'enseignement collégial, édition 1974-75*, sauf